Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 61 (1923)
Heft: 37

Artikel: [Anecdote]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-218209

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 29.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

badours fondèrent, au début du quatorzième siècle, le Collège du Gay-Scavoir, dans le but de maintenir leur vieux langage, et décidèrent de donner chaque année une violette d'or au meilleur poète romand. L'institution renia sa tradition au seizième siècle, avec la Renaissance, et le français s'imposa définitivement. La langue continua cependant à vivre dans le peuple, se divisant par l'inculture, la prononciation, l'ignorance, la graphie fantaisiste, en un grand nombre de dialectes et sous-dialectes. Son réveil ne devait avoir lieu qu'en 1854, en Provence; sept amis réunis au petit château de Font-Ségugne, près d'Avignon, se promirent de la restaurer. Parmi ces sept poètes se trouvaient Roumanille, Aubanel et Frédéric Mistral. Celui-ci ayant un jour entendu une vieille femme fredonner le cantique de St-Anselme où reviennent « les sept Felibres de la loi », c'est-à-dire les sept Docteurs, aima choisir ce mot mystérieux. Le Félibrige était né. C'était une œuvre de peuple, ayant pour but de conserver à la Provence sa langue et son caractère. Le mouvement gagna bientôt le Midi tout entier. Il fallut l'organiser. Il se divisa en quatre maintenances, correspondant chacune à un grand dialecte, subdivisées elles-mêmes en groupements plus restreints appelés Ecoles; au sommet de la hiérarchie : le Consistoire, composé de cinquante félibres majoraux s'élisant entre eux, et présidé par un capoulié, grand-maître du Félibrige. — Depuis quelques années, une grande indépendance s'est manifestée à l'égard de toute direction consistoriale; chaque groupement tend à se rapprocher de son propre terroir. Les félibres, en épurant leurs dialectes, marchent cependant vers l'unification.

Un jour verra peut-être réalisée l'unité dialectale dans les textes écrits; seule la prononciation différera. Le dialecte aujourd'hui le plus classique et le plus employé est celui de la vallée du Rhône, le Rhodanien. C'est celui de « Mireille ».

Le peuple commence à ne plus considérer sa langue comme un vulgaire patois. Il se met à l'aimer, au souffle des poètes. Les félibres sortant du sein du peuple autant que celui des lettrés, la Renaissance méridionale est une œuvre de collaboration de l'élément intellectuel et de l'élément populaire. Il faut assister à des jeux Floraux pour s'en rendre le mieux compte. Nous avons eu ce bonheur à Arles, cette année, au début de juillet. Ils se déroulèrent au Théâtre antique, débordant d'une foule grouillante. Sur la scène, devant une « cour d'amour » composée de jolies Arlésiennes en costume, dont Mme Mistral en personne était Reine, les poètes couronnés récitèrent leurs œuvres. Après ceux qui nous semblèrent appartenir à la classe des intellectuels, vinrent une vieille grand'mère qui chanta d'une voix encore jeune des chansons de sa composition, sur des airs du pays, et un paysan qui déclama un long poème. Les applaudissements ne leur furent pas ménagés. Dans la voix du paysan comme dans celle du lettré vibrait le même amour pour leur langue harmonieuse. La présence de Mme Mistral était encore une preuve de plus du culte voué à Mistral, le principal instrument du renouveau provençal, par le Midi tout entier.

L'œuvre de Mistral, particulièrement sa « Mireille », est d'ailleurs ce que la littérature française a produit peut-être depuis longtemps de plus jeune, de plus frais et de plus profondément humain. Dans l'époque littérairement trouble que nous traversons, il est doux d'aller s'abreuver aux sources pures de cette poésie.

Ces considérations en appellent naturellement d'autres sur notre patois Romand, en voie de disparition. On lui manifeste généralement un dédain qui gagne peu à peu la campagne. Or il est tout aussi digne d'un autre d'être conservé, bien qu'il n'ait pas été probablement une langue écrite. Il est pittoresque, harmonieux et coloré. Il renferme un peu de l'âme du pays. Il nous appartient en propre. Parce qu'il n'emportera pas avec lui une tradition, un passé, ce n'est pas une raison de le mépriser. Le fait d'être confiné dans des limites assez restreintes, ne lui enlève rien de sa valeur; il n'en acquiert au contraire que plus de personnalité. Parce qu'ils l'ignorent, nos intellectuels l'abandonnent à son triste sort. Nous voudrions les voir se lever pour le sauvegarder. *J. D.*

— Dis-voi, Auguste, quielle raveur ! On vous a une soif rédhibitoire.

— Rédhibitoire, rédhibitoire, je sais pas ; mais moi, j'ai jamais soif ; je bois toujours mon verre avant.

Calino et Guibollard. — Figurez-vous que, ce matin, je me suis réveillé tout bête.

— Comment vous étiez-vous donc couché ?

— Mais comme à l'ordinaire.

POULARD ET MOTTU

VII

Où Mottu se fait dire la bonne aventure.

L'enseigne, en tôle peinte, grince, suspendue à une tringle de fer forgé. Ce n'est pas une œuvre d'art bien remarquable ni très ancienne ; cependant, depuis tantôt un siècle, elle est exposée à la pluie, à la neige, à la grêle, et, de temps à autre, une toilette méticuleuse est nécessaire. Figurez-vous un bœuf mélancolique, le muffle piteux, le regard desabusé, la lèvre pendante, la queue basse, un bœuf ayant eu des déboires et pour qui l'existence n'a plus de charmes. Et ce lamentable ruminant, peint en jaune et noir, foule aux pieds un terrain vert émeraude semé de taches oranges qui, dans la pensée honnête du peintre, représentent, sans doute, des boutons d'or ou des pissenlits. Ainsi, balancé au-dessus d'une porte d'auberge, cet animal eût indiqué suffisamment le nom de celle-ci, mais, pour plus de sûreté, le propriétaire a fait inscrire en grosses capitales bleues, sur la façade de l'immeuble, les mots : **Hôtel du Bœuf,** et, en allemand, **Gasthof zum Ochsen.** De cette façon, une erreur est impossible et la nombreuse clientèle de l'auberge ne peut s'égarer. Or la réputation du **Bœuf** est grande dans le monde des ouvriers-voyageurs ; aucun d'eux ne passe à Lausanne sans y loger, pour peu qu'il ait de quoi payer son lit ; et, même ceux qui, par raison d'économie ou de dénuement, demandent à la police l'hospitalité et la passade, se réservent quelques sous bien cachés dans leurs bottes, pour boire une chope au **Bœuf** et se tenir au courant des événements de la route. Cette clientèle est en majorité allemande ou suisse-allemande. On y voit aussi quelques Français, encore que ceux-ci, le plus souvent rôdeurs en quête d'affaires louches fréquentent de préférence le **Donjon** et la **Main d'acier** où les gens de leur acabit se rencontrent volontiers.

D'ailleurs, sur les grandes routes, on ne voit plus guère, comme jadis, ces artisans qui faisaient en « compagnons » leur tour de France, de Suisse ou d'Allemagne pour se perfectionner et voir du pays. Aujourd'hui, l'usine et la manufacture retiennent l'ouvrier et, même, lui interdisent le voyage, car : « Qui va à la chasse perd sa place » dit la sagesse expérimentale. Et sur les routes, ce ne sont que « trimardeurs » paresseux, mendiants, alcooliques cherchant à vivre aux dépens d'autrui.

Or, au **Bœuf**, quelques vieux « camarade » vétérans de la Riponne et des escaliers du Musée, se retrouvent à l'heure de la **roquille,** le matin et le soir avant coucher. Ce sont des « anciens », des donneurs de conseils, des indicateurs précieux pour les étrangers logeurs **zum Ochsen.** Ils forment là, une façon d'office du tourisme à l'usage des chemineaux. Leur carrière, déjà longue, les a enrichis d'expériences sinon d'argent. Ils connaissent, à merveille les agréments ou les ennuis de tel trajet, les avantages de telle étape. Ils savent les noms des gens généreux, leurs habitudes, leurs goûts, leurs préférences, les mots qu'il faut dire ou ne pas dire pour les apitoyer. Ici, c'est un pasteur auquel on peut conter une histoire lamentable — femme morte, enfants sans pain, travail assuré, mais à Genève ou à Vevey, ou à Neuchâtel, pas d'argent pour le voyage : « Si M. le pasteur était assez bon pour m'aider un peu » — ; plus loin, c'est le curé, bonhomme naïf ayant, toujours, sur sa table, un corbeillon avec des petits paquets de menue monnaie prêts à être distribués aux pauvres passants ; ou bien, il s'agit d'une vieille demoiselle qui offre à manger et quatre sous, etc., etc... Ils nomment aussi les bonnes âmes donnant des habits, des chaussures...

Ils connaissent, par surcroît, la philanthropie officielle, les municipalités villageoises classées par ordre de bienfaisance, les bons syndics et les syndics grincheux, les gendarmes poussant la béatitude jusqu'à l'indifférence et les gendarmes exagérant la curiosité jusqu'à l'indiscrétion :

— Avez-vous des papiers ?

— .....

— Avez-vous de l'argint ?

— .....

— Non ? Alo, route dedins !

Et ils savent encore mille autres choses précieuses pour le « voyageur » qui débute dans la carrière en notre pays : lieux d'asile, ponts et, même, viaducs de chemins de fer où l'on peut trouver, faute de mieux, un abri pour la nuit, et les hangars, les bancs publics, les kiosques d'accès facile et mal surveillés...

Toutes ces choses, ils les indiquent avec parcimonie, non point pour l'amour du métier, mais pour un « p'tit verre » ou bien deux sous, ou un verre de vin ou telle autre récompense. Bien payés, ils deviennent loquaces et avertis. Mal payés, ils restent taciturnes et ignares. On prétend même que la police sait utiliser cette particularité psychologique et que ces vieux ne se bornent pas à renseigner les coureurs de grands et de petits chemins. Un brin de complaisance vis-à-vis de l'autorité judiciaire fait parfois oublier de très légères peccadilles qui, sans cela, mèneraient ces vieux routiers plus loin qu'ils ne le désirent... du côté d'Orbe ou des Plaines-du-Loup.

* * *

Lorsque Poulard et Mottu entrèrent **au Bœuf** — c'était un jour de foire et ils avaient gagné chacun soixante centimes, une fortune ! à garder des petits cochons sur la place du Tunnel — la salle à boire était fort animée : va et vient ininterrompu, bruit incessant de gros souliers, claquements de portes fermées, rumeurs de conversations et de rires, au-dessus desquels s'élevait, pleureuse et langoureuse, une mélodie jouée sur un accordéon. Poulard, qui aimait les « bringues » chercha des yeux le musicien morose : un Russe, grand et jeune, cheveux blonds et barbe rousse clar-semée. Il se tenait, presque caché, accroupi à terre, dans l'embrasure d'une fenêtre et là, isolé de tous, les yeux fermés, la bouche souriant à quelque lointaine vision de Crimée ou d'Ukraine, il répétait, sans se lasser, les refrains de là-bas, tristes et simples.

Assis au comptoir, un robuste garçon régnait sur ce singulier peuple, sans jamais abandonner le rang des bouteilles mi-pleines derrière lesquelles il montait la garde ; car il savait fort bien, qu'en cas de distraction, les clients n'eussent pas résisté à la tentation de remplir gratuitement leurs verres ou de « rafoncer » aux frais du patron, voire de glisser un litre de cognac dans quelque poche profonde réservée spécialement à de telles aubaines.

(A suivre). **Sami de Pully.**

Un bouquet de fleurs. — Deux amis se rencontrent et se demandent mutuellement des nouvelles de leur famille. L'un d'eux énumère le nom de ses filles : une Violette, une Rose, une Marguerite. A ces noms de fleurs l'autre monsieur sourit et dit :

— Alors si tu avais un fils comment l'appellerais-tu ?

— Cactu...s ! ! !

Royal Biograph. — La Direction du Royal Biograph s'est assurée pour Lausanne un film qui est à l'heure actuelle le modèle du genre « TAO », merveilleux ciné-roman d'aventures en 10 épisodes de M. Arnould Galopin, qui sera présenté entièrement en 2 semaines seulement. De par son genre, son interprétation, sa mise en scène, les sites merveilleux où furent tournées les principales scènes, « Tao » surpasse incontestablement tous les ciné-romans vus jusqu'à ce jour. Cette semaine les 4 premiers épisodes de ce remarquable ciné-roman. D'autre part, les spectateurs du Royal-Biograph bénéficieront d'une exclusivité toute récente « Le Ciné Journal Suisse » qui présentera tous les 15 jours les principales actualités suisses. A chaque spectacle également le Gaumont-Journal et le Pathé-Revue. Tous les jours matinée à 3 h. et soirée à 8 h. 30.

N'oubliez pas que la Teinturerie Lyonnaise

Lausanne (Chamblande) vous nettoie et teint aux meilleures conditions tous les vêtements défraîchis.

Pour la rédaction : J. Monnet.
J. Bron, édit. resp.

Lausanne. — Imprimerie Pache-Varidel & Bron